

DANS LA VIBRATION DES DIVERSITÉS ACCORDÉES...

BARBARA FOURNIER

Jean-François Reymond est artiste peintre. Mais tout au long de son riche parcours, il a aussi été accompagné par une multitude d'élèves, de l'école primaire aux beaux-arts. Avec chacun de ses étudiants de tous les âges, il n'a cessé d'ouvrir les portes d'un monde infini et secret qui commence, à portée de main, à la pointe du crayon. La différenciation n'est pas pour lui un concept pédagogique, c'est un «état de poésie», à des années-lumière de la terrifiante maîtresse du conte d'Helen Buckley, *The Little Boy* à lire en encadré...

Quand on demande à Jean-François Reymond ce qu'il retient des élèves rencontrés au fil de ses années d'enseignement, son regard s'illumine et sa réponse fuse: «La beauté des êtres, la résonance intérieure d'une classe. Quand arrivait le moment de se séparer car l'école, pour eux, était finie, je ne leur disais qu'une chose: «Maintenant, vous pouvez tout oublier, mais surtout restez comme vous êtes!»

Qu'importent les titres, chacun suit sa propre université

Il n'a aucun effort de mémoire à faire pour voir défiler devant ses yeux les élèves de sa vie. Il y avait, au hasard, ce petit garçon qui n'aimait que le ciel et les étoiles. Cet autre qui aurait tellement voulu que l'école soit au milieu de la forêt dont il connaissait tous les arbres, toutes les plantes, tous les animaux. Il y avait aussi cette jeune fille qui semblait comme endormie mais qui s'était réveillée le jour où le maître lui avait demandé de faire son autoportrait psychologique et qui s'était représentée par une tête de cheval mélancolique.

«Qu'importent les titres, la durée du temps passé dans les écoles, dit le maître de dessin, ce qu'il faut comprendre, c'est que chacun suit sa propre université et devient quelqu'un d'unique.»

Anselm Kiefer et le passage de l'ange

Jean-François Reymond se souvient de la leçon inaugurale du peintre et sculpteur allemand Anselm Kiefer, au Collège de France, en 2010. Il sort de sa poche un papier soigneusement plié, extrait de cette leçon mémorable, intitulée «L'art survivra à ses ruines». Il lit à voix haute: «Selon une légende hassidique, une lumière est allumée sur la tête de chaque enfant en gestation dans le ventre de sa mère. Elle aide l'enfant à apprendre la Thora par cœur. Quand arrive le moment de venir au monde, un ange se présente et tapote la bouche du nourrisson prêt à naître, afin qu'il oublie ce qu'il a appris. Cela signifierait que nous possédions une connaissance illimitée avant notre naissance, quand nous étions encore dans les sphères célestes. Mais la pichenette de l'ange décide que chaque enfant vient au monde tel un enveloppe vide d'apparence qu'il faut de nouveau combler. En effet, l'homme deviendrait fou si, dès ses débuts ici-bas, il connaissait déjà tout du monde. J'ai parfois l'impression d'être comme cet enfant de la légende hassidique. Avoir tout su auparavant, avoir été forcé d'oublier, et être contraint de tout réapprendre à nouveau. Peut-être est-ce pour cette raison que je me parle à moi-même quand je travaille à un tableau. Il est probable aussi que ce cycle de connaissances et d'oubli détermine une parole sans fin.»

Jean-François Reymond voit «ses» enfants d'avant le passage de l'ange, des êtres géniaux chacun à leur manière, mais encore en attente, pour certains, du déclic qui va les révéler à eux-mêmes. Tous différents et tous égaux. Rien n'agace plus l'artiste que ce constat d'adulte «Je ne sais pas dessiner.» «Tout le monde reprend-il, sait dessiner, puisque tout le monde est en principe capable de conjuguer le temps et l'espace, et le dessin n'est rien d'autre que cela.»

La création ne s'apprend pas, c'est du métier qui s'apprend

De la classe, qu'il comprend comme une succession d'individus, s'élèvent progressivement, naturellement, un chant, une polyphonie. Evidemment, le maître doit connaître sa matière dans sa pleine largeur, sans appliquer de recette, mais habité par cette force qui le fait exister, être lui-même pour être capable de s'oublier et d'exercer son rôle: mettre en œuvre avec ses élèves-étudiants les fondamentaux de sa matière.

Jean-François Reymond évoque quelques grandes figures de l'enseignement vaudois qui l'ont marqué, de la trempe d'Edmond Gilliard, de Georges Anex, de Jacques Mercanton ou de Jacques Chessex. Il sourit: «Ces maîtres n'ont jamais promis à leurs étudiants qu'ils allaient devenir des Marcel Proust, mais ils leur ont appris, fondamentalement, ce qu'était le texte.»

Et il insiste: «Il ne faut pas essayer de plaquer de la création sur les êtres, la création ne s'apprend pas, c'est du métier que l'on apprend, ce sont ces «fondamentaux» que l'on doit connaître pour mieux pouvoir s'en libérer.»

La liberté tient, avec la diversité, une grande place dans le discours de Jean-François Reymond. «Je me suis toujours élevé contre une image de l'esthétique qui est le contraire de la liberté!» dit-il d'une voix ferme. L'artiste contemporain avoue sa

préférence pour l'époque médiévale, « parce que c'est le temps où les hommes parlent en toute liberté avec les dieux sans se nommer eux-mêmes. Au grand anonymat des maîtres d'œuvre succède la Renaissance qui célèbre le vedettariat. Les Michel-Ange se détournent des dieux pour s'adresser en leur nom aux hommes. On élabore les lois impérieuses de la perspective au point de faire oublier que ce n'est qu'un leurre. On admet l'anatomie qui fera progresser la médecine, mais pas le secret du corps. » La vérité est ailleurs, dans ce qui vient, de l'intérieur, animer et mettre en tension l'esprit des formes, dans ce qui dépasse le signe pour atteindre le sens.

Maitres et élèves, apprentis toute leur vie

Au cœur de cette trajectoire, chaque élève suit son parcours accompagné par le maître d'apprentissage qui demeure lui aussi apprenti toute sa vie. Jean-François Reymond aime ce beau métier qui célèbre une certaine idée de l'égalité sociale et qui met au jour, patiemment, les qualités personnelles et originales de chacun. Découvrir les fondamentaux, c'est donc comprendre qu'un grand feu peut être bleu ou que le dessin d'un visage est autre chose que les traits qui le composent. « Il y a peu de différence, finalement, entre les dessins de Lascaux et ceux de Giacometti, puisque l'art, contrairement à la science, ne fait pas de progrès. » C'est là la terrible exigence de la création.

Quelques jours après notre entretien, je reçois une lettre de Jean-François Reymond. Écriture et mise en page inoubliables. Il revient sur ces fondamentaux qui, selon ses mots, « ont su baliser de nouveaux territoires, de nouveaux espaces ». Il évoque encore ce « miracle de la diversité » que constitue la classe, le « lieu d'être ensemble » dans la découverte de nouvelles connaissances, de théorèmes inédits ; il célèbre chacun de ses élèves-étudiants « habités de son timbre particulier qu'il restitue, non sans quelques dissonances nécessaires, parfois, pour se fondre dans la partition polyphonique de la classe ». Instant de grâce pour le maître, « état de poésie, selon la belle expression de Georges Haldas, précise-t-il en marge. « Dans la vibration de ces « diversités » accordées, il me semblait qu'en suspension « la roue » des couleurs se mettait à tourner ».

« L'atelier et la classe ? C'est pareil »

Jean-François Reymond a vécu dans le bonheur de ces « diversités accordées », dont la résonance se fait plus belle et plus forte que la « différenciation ». L'indifférenciation, elle, est ailleurs. « Quelle que soit la matière que l'on enseigne, quand on travaille sur les fondamentaux, les élèves sont nus et nous le sommes aussi, nous les enseignants ». Est-ce d'ailleurs Anex qui lui lance un jour, dans un couloir du Gymnase de la Cité : « Chaque fois que je me présente devant les étudiants, je joue ma peau ! » ?

Quand il se retourne sur ses dizaines d'années d'enseignement, Jean-François Reymond est dans l'impossibilité de les distinguer de ses années de création. « L'atelier et la classe, vous savez, c'est pareil. Dans les deux lieux s'y exerce le grand, le beau métier qui nous apprend à être libre. »

Retournant à sa lettre, je m'arrête sur sa signature. Sa plume noire et biseauté a dessiné ces mots, au centre du grand espace blanc de la page : « Jean-François en hommage inlassablement renouvelé à ses élèves ».

Barbara Fournier

LE PETIT GARÇON

Un jour, un petit garçon partit pour l'école. C'était encore un bien petit garçon, et l'école était fort grande. Mais quand le petit garçon découvrit qu'il pouvait arriver à sa classe en entrant directement par la porte de la cour, il se sentit content. Et l'école n'avait déjà plus l'air tout à fait aussi grande.

Un matin, alors que le petit garçon était à l'école depuis un certain temps, la maîtresse dit : « Aujourd'hui, nous allons faire un dessin. » Il aimait faire des dessins. Il savait en faire de toutes les sortes : des lions et des tigres, des poules et des vaches, des trains et des bateaux. Et il prit sa boîte de crayons et commença à dessiner.

Mais la maîtresse dit : « Attendez ! Ce n'est pas le moment de commencer ! » Et elle attendit jusqu'à ce que tout le monde ait l'air prêt. « Maintenant, dit la maîtresse, nous allons faire des fleurs. » « Chouette ! » pensa le petit garçon. Il aimait faire des fleurs. Et il commença à en faire des magnifiques avec ses crayons rose et orange et bleu.

Mais la maîtresse dit : « Attendez ! Je vais vous montrer comment faire ! » Et elle en fit une rouge avec une tige verte. « Voilà, dit la maîtresse, maintenant, vous pouvez commencer. »

Le petit garçon regarda la fleur dessinée par la maîtresse. Puis il regarda ses fleurs à lui. Il aimait mieux ses fleurs que celles de la maîtresse. Mais il ne le dit pas. Il retourna simplement son papier. Et fit une fleur comme celle de la maîtresse. Elle était rouge avec une tige verte. [...]

Et bientôt le petit garçon apprit à attendre. Et à regarder. Et à faire des choses juste comme la maîtresse. Et bientôt, de lui-même, il ne fit plus de choses du tout.

Alors, il arriva que le petit garçon et sa famille déménagèrent dans une autre maison, dans une autre ville. Et le petit garçon dut aller dans une autre école. Cette école était encore plus grande que l'autre, et il n'y avait pas de porte pour aller directement de dehors dans sa classe. Il devait monter, monter des grandes marches et marcher le long d'un grand corridor pour arriver à sa classe.

Et le premier jour qu'il était là, la maîtresse dit : « Aujourd'hui, nous allons faire un dessin. » « Chouette ! » pensa le petit garçon. Et il attendit que la maîtresse dise quoi faire. Mais la maîtresse ne dit rien. Et elle se promena simplement autour de la classe.

Quand elle arriva près du petit garçon, elle dit : « Tu ne veux pas faire un dessin ? » « Si, dit le petit garçon, qu'allons-nous faire ? » « Je ne sais pas avant que tu le fasses », dit la maîtresse. « Comment vais-je faire ce dessin ? » demanda le petit garçon. « Oh, vraiment comme tu veux ! dit la maîtresse. Et n'importe quelle couleur. Si tout le monde faisait le même dessin, comment saurais-je qui a fait quoi, et lequel est à qui ? »

« Je ne sais pas », dit le petit garçon. Et il commença à faire une fleur rouge avec une tige verte.

Dr Helen E. Buckley, *The Little Boy*, Poem. Traduction de l'anglais.